

Mille Morts

Jack London



Gloubik Éditions
2022

Cette traduction a été réalisée à partir du texte publié dans *The Magazine of Fantasy & Science-Fiction* de septembre 1967.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

ON PIGEON RIVER. Prize Story.

APR 8 1899
APR 8 1899
APR 8 1899
The Black Cat



On Pigeon River.
\$250 Prize Story.
Jeanie Drake.

The Dutchman's Mine.
Harry B. Tedrow.

In the Service of the Czar.
Walter Laurence Hackett.

Miss Wilmarth's Little Luncheon.
Margaret Dodge.

A Thousand Deaths.
Jack London.

5
CENTS

No. 44. Copyright, 1899, by The Shortstory Publishing Co.

THE SHORTSTORY PUBLISHING CO 144 HIGH ST BOSTON.MASS.

Cette histoire est l'une des premières vendues par Jack London (au *Black Cat Magazine* en 1899 pour \$ 40,00). London avait 23 ans et s'était engagé dans l'écriture, mais jusqu'à cette vente, il était « au bout du rouleau... Prêt à retourner à l'extraction du charbon ou à me suicider. » Seize ans et 50 volumes publiés plus tard, Jack London était mort : il avait délibérément pris une overdose mortelle de sulfate de morphine.¹

J'étais dans l'eau depuis environ une heure. J'avais froid et j'étais épuisé, avec une terrible crampe dans le mollet droit. Il semblait que mon heure était venue. Luttant en vain contre la forte marée descendante, j'avais vu passer le cortège exaspérant des lumières du front de mer ; mais j'avais maintenant renoncé à tenter de remonter le courant et je me contentais de penser amèrement à une carrière gâchée, qui touchait à sa fin.

J'avais eu la chance d'être issu d'une bonne famille anglaise, mais de parents dont le compte chez les banquiers dépassait de

1 S'il n'y a pas de doute sur le côté volontaire de l'acte - Jack London se soignait de longue date avec ce produit - l'intention de suicide n'a jamais été prouvée.

loin leur connaissance de la nature et de l'éducation des enfants. Bien que je sois né avec une cuillère en argent dans la bouche, l'atmosphère bénie du cercle familial m'était inconnue. Mon père, un homme très érudit et un antiquaire célèbre, n'accordait aucune attention à ses proches, étant constamment perdu dans les abstractions de son étude. Tandis que ma mère, remarquée bien plus pour sa belle apparence que pour son bon sens, se satisfaisait de l'adulation de la société dans laquelle elle était perpétuellement plongée. J'ai suivi la routine habituelle de l'école et du collège d'un garçon de la bourgeoisie anglaise, et comme les années m'apportaient une force et des passions croissantes, mes parents ont soudain pris conscience que je possédais une âme immortelle, et se sont efforcés de tirer le rideau. Mais il était trop tard ; j'ai perpétré la folie la plus sauvage et la plus audacieuse, j'ai été désavoué par les miens, mis au ban de la société que j'avais si longtemps outragée. Avec les mille livres que mon père m'a données, avec la certitude qu'il ne me reverrait pas et ne m'en donnerait pas davantage, j'ai pris un passage de première classe pour l'Australie.

Depuis lors, ma vie n'a été qu'une longue pérégrination de l'Orient à l'Occident, de l'Arctique à l'Antarctique, pour me retrouver enfin, matelot de trente ans, dans toute la vi-

gueur de ma virilité, noyé dans la baie de San Francisco à la suite d'une tentative désastreuse de désertier mon navire.

Ma jambe droite était tendue par la crampe, et je souffrais la plus vive agonie. Une légère brise souleva une mer agitée, qui s'engouffra dans ma bouche et dans ma gorge, sans que je puisse l'empêcher. Je parvenais à me maintenir à flot, mais c'était purement mécanique, car je perdais rapidement connaissance. Je me souviens vaguement d'avoir dérivé au-delà de la digue et d'avoir aperçu le feu de tribord d'un bateau à vapeur remontant la rivière, puis tout est devenu néant.

J'ai entendu le faible bourdonnement des insectes et senti l'air doux d'un matin de printemps m'éventer les joues. Peu à peu, l'air se transforma en un flux rythmique, aux douces pulsations duquel mon corps semblait répondre. Je flottais sur le doux giron d'une mer d'été, m'élevant et m'abaissant avec un plaisir rêveur sur chaque vague chantante. Mais les pulsations sont devenues plus fortes, le bourdonnement, plus fort, les vagues, plus grandes, plus féroces. J'étais ballotté sur une mer houleuse. La réalité s'est abattue sur moi. Des étincelles de lumière brillantes et intermittentes traversaient ma conscience intérieure. Dans mes

oreilles, il y avait le bruit de l'eau, puis le claquement soudain d'une chose intangible, et je me réveillai.

La scène, dont j'étais le protagoniste, était curieuse. Un coup d'œil suffit à m'informer que je gisais sur le plancher de la cabine du yacht d'un gentleman, dans une position des plus inconfortables. De chaque côté, saisissant mes bras et les faisant bouger de haut en bas comme des poignées de pompe, se trouvaient deux créatures à la peau sombre, vêtues de façon particulière. Bien que connaissant la plupart des types aborigènes, je ne pouvais pas deviner leur nationalité. On m'avait attaché à la tête un dispositif qui reliait mes organes respiratoires à la machine que je décrirai plus loin. Mes narines, cependant, avaient été fermées, me forçant à respirer par la bouche. Raccourci par l'obliquité de ma ligne de vision, je voyais deux tubes, semblables à de petits tuyaux mais de composition différente, qui sortaient de ma bouche et s'écartaient en un Y étroit. Le premier se terminait brusquement et reposait sur le sol à côté de moi. Le second traversait le sol en de nombreux serpentins, se connectant à l'appareil que je vous ai promis de décrire.

Avant que ma vie ne prenne la tangente, je m'étais un peu adonné à la science et,

connaissant les accessoires et l'attirail général du laboratoire, j'appréciais la machine que je voyais maintenant. Elle était composée principalement de verre, la construction étant de ce type rudimentaire que l'on emploie à des fins expérimentales. Un récipient d'eau était entouré d'une chambre à air, à laquelle était fixé un tube vertical, surmonté d'un globe. Au centre de ce tube se trouvait une jauge à vide. L'eau dans le tube se déplaçait de haut en bas, créant des inspirations et des expirations alternées, qui m'étaient à leur tour communiquées par le tuyau. Grâce à cela, et avec l'aide des hommes qui me agitaient mes bras si vigoureusement, le processus de respiration se poursuivait artificiellement, ma poitrine se soulevant et s'abaissant et mes poumons se dilatant et se contractant, jusqu'à ce qu'on puisse persuader la nature de reprendre son travail habituel.

Lorsque j'ouvris les yeux, on retira l'appareil qui entourait ma tête, mes narines et ma bouche. Après avoir bu trois doigts de brandy, je me levais en titubant pour remercier celui qui m'avait sauvé et j'ai fait face à mon père. Mais de longues années de communion avec le danger m'avaient appris à me maîtriser, et j'attendis de voir s'il allait me reconnaître. Non, il n'a vu en moi qu'un marin en fuite et m'a traité en conséquence.

Me laissant aux soins des noirs, il se mit à réviser les notes qu'il avait prises sur ma réanimation. Tandis que je mangeais le copieux repas qui m'était servi, la confusion commença sur le pont et, d'après les chants des marins et le cliquetis des poulies et des palans, je supposai que nous étions en route. Quel plaisir ! Partir en croisière avec mon père reclus dans le grand Pacifique ! J'étais loin de me douter, en riant tout seul, de quel côté serait la plaisanterie. Oui, si j'avais su, j'aurais plongé par-dessus bord et rejoint le sale gaillard d'avant dont je venais de m'échapper.

Je n'étais pas autorisé à monter sur le pont avant que nous ayons dépassé les Farallones et le dernier bateau-pilote. J'ai apprécié cette prévoyance de la part de mon père et j'ai tenu à le remercier chaleureusement, à ma manière de marin butté. Je ne pouvais pas soupçonner qu'il avait ses propres objectifs en gardant ainsi ma présence secrète pour tous, sauf l'équipage. Il me raconta brièvement mon sauvetage par ses marins, m'assurant que l'obligation était de son côté, car mon apparition avait été des plus opportunes. Il avait construit l'appareil pour justifier une théorie concernant certains phénomènes biologiques et attendait l'occasion de l'utiliser.

— Vous l’avez prouvé sans l’ombre d’un doute. Dit-il avant d’ajouter avec un soupir : Mais seulement pour ce qui est de la noyade.

Mais, pour étouffer ma méfiance, il m’a offert deux livres de plus que ma solde précédente pour naviguer avec lui. J’ai apprécié ce geste, car il n’avait vraiment pas besoin de moi. Contrairement à mes attentes, je n’ai pas rejoint le mess des marins, car j’étais assigné à une confortable cabine et je mangeais à la table du capitaine. Il avait perçu que je n’étais pas un marin ordinaire, et je résolu de saisir cette chance de me réintégrer dans ses bonnes grâces. J’ai tissé un passé fictif pour expliquer mon éducation et ma position actuelle, et j’ai fait de mon mieux pour entrer en contact avec lui. Je n’ai pas tardé à lui révéler ma prédilection pour les activités scientifiques, et lui n’a pas tardé à apprécier mes aptitudes. Je devins son assistant, avec une augmentation de salaire correspondante, et bientôt, alors qu’il devenait de plus en plus confidentiel et exposait ses théories, je fus aussi enthousiaste que lui.

Les jours passaient vite, car j’étais profondément intéressé par mes nouvelles études, passant mes heures de veille dans sa bibliothèque bien fournie, ou écoutant ses plans et l’aidant dans son travail de labora-

toire. Mais nous avons dû renoncer à de nombreuses expériences alléchantes, un navire roulant n'étant pas exactement l'endroit approprié pour des travaux délicats ou complexes. Il me promet cependant de nombreuses heures de plaisir dans le magnifique laboratoire où nous nous rendions. Il avait pris possession d'une île inexplorée des mers du Sud, comme il le disait, et l'avait transformée en un paradis scientifique.

Nous n'étions pas sur l'île depuis longtemps que je découvris l'horrible nid de juement dans lequel j'étais tombé. Mais avant de raconter les choses étranges qui se sont produites, je dois décrire brièvement les causes qui ont abouti à l'expérience la plus surprenante jamais vécue par un homme.

Tard dans sa vie, mon père avait abandonné les charmes moisis de l'antiquité pour succomber à ceux, plus fascinants, que l'on englobe sous la rubrique générale de la biologie. Après s'être familiarisé pendant sa jeunesse avec les principes fondamentaux, il a rapidement exploré toutes les branches supérieures du monde scientifique et s'est retrouvé dans le no man's land de l'inconnaisable. Il avait l'intention de s'emparer d'une partie de ce territoire non réclamé, et c'est à ce stade de ses recherches que nous nous sommes retrouvés. Ayant un bon cerveau,

bien que je le dise moi-même, j'avais maîtrisé ses spéculations et ses méthodes de raisonnement, devenant presque aussi fou que lui-même. Mais je ne devrais pas dire cela. Les résultats merveilleux que nous avons obtenus par la suite ne peuvent que prouver sa santé mentale. Je peux seulement dire qu'il était le spécimen le plus anormal de cruauté et de sang-froid que j'ai jamais vu.

Après avoir pénétré les doubles mystères de la physiologie et de la psychologie, sa pensée l'avait conduit au bord d'un grand champ, pour lequel, afin de mieux l'explorer, il entreprit des études de chimie organique supérieure, de pathologie, de toxicologie et d'autres sciences et sous-sciences rendues proches et utiles à ses hypothèses. Partant de la proposition que la cause directe de l'arrêt temporaire ou permanent de la vitalité était due à la coagulation de certains éléments et composés du protoplasme, il avait isolé et soumis ces diverses substances à d'innombrables expériences. Comme l'arrêt temporaire de la vitalité dans un organisme entraîne le coma, et l'arrêt permanent la mort, il pensait que, par des moyens artificiels, cette coagulation du protoplasme pouvait être retardée, empêchée, et même vaincue dans les états extrêmes de solidification. Ou, pour éviter la nomenclature technique, il soutenait que la mort, lorsqu'elle n'est pas

violente et qu'aucun des organes n'a subi de lésion, n'est qu'une suspension de la vitalité, et que, dans ces cas, la vie peut être amenée à reprendre ses fonctions par des méthodes appropriées. Telle était donc son idée : Découvrir la méthode - et prouver par l'expérimentation pratique la possibilité - de renouveler la vitalité dans une structure d'où la vie avait apparemment fui. Bien sûr, il reconnaissait la futilité d'un tel effort après que la décomposition se soit installée ; il devait avoir des organismes qui, à l'instant, à l'heure ou au jour précédent, avaient été animés. Avec moi, d'une manière grossière, il avait prouvé cette théorie. J'étais vraiment noyé, vraiment mort, quand on m'a repêché dans l'eau de la baie de San Francisco, mais l'étincelle vitale avait été renouvelée au moyen de son appareil aérothérapeutique, comme il l'appelait.

Passons maintenant à son sombre dessein à mon égard. Il m'a d'abord montré à quel point j'étais en son pouvoir.

Il avait fait partir le yacht pour un an, ne gardant que ses deux blackies, qui lui étaient totalement dévoués. Il a ensuite fait un examen exhaustif de sa théorie et a exposé la méthode de preuve qu'il avait adoptée, concluant par l'annonce surprenante que je devais être son sujet.

J'avais affronté la mort et pesé mes chances dans de nombreuses entreprises désespérées, mais jamais dans une telle entreprise. Je peux jurer que je ne suis pas un lâche, mais cette proposition de faire des allers-retours aux frontières de la mort m'a fait peur. J'ai demandé du temps, ce qu'il m'a accordé, tout en m'assurant qu'il n'y avait qu'une seule issue possible : je devais me soumettre. Il était hors de question de m'échapper de l'île. L'évasion par le suicide n'était pas envisageable, bien que réellement préférable à ce que je devais subir. Mon seul espoir était de détruire mes ravisseurs. Mais ce dernier était contrarié par les précautions prises par mon père. J'étais soumis à une surveillance constante, même dans mon sommeil étant gardé par l'un ou l'autre des Noirs.

Ayant plaidé en vain, j'ai annoncé et prouvé que j'étais son fils. C'était ma dernière carte, et j'y avais mis tous mes espoirs. Mais il était inflexible. Il n'était pas un père mais une machine scientifique. Je me demande encore comment il a pu épouser ma mère ou m'engendrer, car il n'y avait pas le moindre grain d'émotion en lui. La raison était tout pour lui, et il ne pouvait pas comprendre des choses comme l'amour ou la sympathie chez les autres, sauf comme des faiblesses mesquines qu'il fallait surmonter.

Il m'informa donc qu'au début, il m'avait donné la vie, et qui avait mieux que lui le droit de me la retirer ? Mais tel n'était pas son désir, disait-il, il voulait simplement l'emprunter de temps en temps, en promettant de la rendre ponctuellement à l'heure prévue. Bien sûr, il y avait un risque d'accident, mais je ne pouvais faire autrement que de prendre le risque, puisque les affaires des hommes en sont pleines.

Pour mieux assurer le succès, il souhaitait que je sois dans la meilleure condition possible, et j'ai donc suivi un régime et un entraînement comme un grand athlète avant une compétition décisive. Que pouvais-je faire ? Si je devais subir le péril, il valait mieux être en bonne forme. Dans mes moments de détente, il me permettait de participer à l'agencement des appareils et aux diverses expériences subsidiaires. On peut imaginer l'intérêt que je prenais à toutes ces opérations. Je maîtrisais le travail aussi bien que lui, et j'avais souvent le plaisir de voir certaines de mes suggestions ou modifications mises en œuvre. Après de tels événements, je souriais sombrement, conscient d'officier à mes propres funérailles.

Il commença par inaugurer une série d'expériences en toxicologie. Lorsque tout fut prêt, on me tua avec une forte dose de

strychnine et on me laissa mourir pendant une vingtaine d'heures. Pendant cette période, mon corps était mort, absolument mort. La respiration et la circulation s'arrêtaient, mais le plus effrayant, c'est que pendant que la coagulation protoplasmique se déroulait, je gardais conscience et pouvais l'étudier dans tous ses détails horribles.

L'appareil destiné à me ramener à la vie était une chambre étanche à l'air, adaptée pour recevoir mon corps. Le mécanisme était simple : quelques valves, un arbre rotatif, une manivelle et un moteur électrique. Lorsqu'il fonctionnait, l'atmosphère intérieure était alternativement condensée et raréfiée, communiquant ainsi à mes poumons une respiration artificielle sans l'aide des tuyaux précédemment utilisés. Bien que mon corps fût inerte et, pour autant que je sache, aux premiers stades de la décomposition, j'étais conscient de tout ce qui se passait. J'ai su quand ils m'ont placé dans le caisson, et bien que tous mes sens soient au repos, j'étais conscient des injections hypodermiques d'un composé destiné à réagir au processus de coagulation. Puis la chambre a été fermée et la machine a été mise en marche. Mon anxiété était terrible, mais la circulation se rétablissait peu à peu, les différents organes commencèrent à remplir leurs fonctions respectives et, au bout d'une heure, je mangeais un

bon dîner.

On ne peut pas dire que j'ai participé à cette série, ni aux suivantes, avec beaucoup d'entrain. Mais après deux tentatives d'évasion avortées, j'ai commencé à m'y intéresser. D'ailleurs, je commençais à m'y habituer. Mon père était fou de joie devant son succès et, au fil des mois, ses spéculations prenaient des allures de plus en plus folles. Nous passâmes en revue les trois grandes classes de poisons, les nerveux², les gazeux et les irritants, mais nous évitâmes soigneusement certains des irritants minéraux et passâmes devant tout le groupe des corrosifs. Pendant le régime des poisons, je me suis habitué à mourir, et une seule mésaventure a ébranlé ma confiance croissante. En scarifiant un certain nombre de petits vaisseaux sanguins dans mon bras, il introduisit une quantité infime de curare, le plus effrayant des poisons. Je perdis conscience dès le début, puis la respiration et la circulation s'arrêtèrent rapidement, et la solidification du protoplasme était si avancée qu'il perdit tout espoir. Mais au dernier moment, il appliqua une découverte à laquelle il travaillait, et reçut un encouragement tel qu'il redoubla ses efforts.

Dans une ampoule en verre sous vide, ressemblant à un tube de Crookes, était pla-

2 On dirait maintenant neurotoxique.

cé un champ magnétique. Pénétré par une lumière polarisée, il ne donnait aucun phénomène de phosphorescence ni de projection rectiligne des atomes, mais émettait des rayons invisibles, semblables aux rayons X. Alors que les rayons X pouvaient révéler des objets opaques cachés dans des milieux denses, celui-ci possédait une pénétration beaucoup plus subtile. Il photographia ainsi mon corps et trouva sur le négatif un nombre infini d'ombres floues, dues aux mouvements chimiques et électriques en cours. C'était une preuve infaillible que la rigidité cadavérique dans laquelle je gisais n'était pas réelle, c'est-à-dire que ces forces mystérieuses, ces liens délicats qui retenaient mon âme à mon corps, étaient encore en action. Les résultats de tous les autres poisons n'étaient pas apparents, sauf ceux des composés mercuriels, qui me laissaient généralement languissant pendant plusieurs jours.

Une autre série d'expériences délicieuses concernait l'électricité. Nous avons vérifié l'affirmation de Tesla selon laquelle les courants élevés étaient totalement inoffensifs en faisant passer 100 000 volts à travers mon corps. Comme cela ne m'a pas affecté, le courant a été réduit à 2 500, et j'ai été rapidement électrocuté. Cette fois, il s'aventura jusqu'à me permettre de rester mort, ou dans un état de vitalité suspendue,

pendant trois jours. Il a fallu quatre heures pour me ramener à la vie.

Une fois, il a provoqué le tétanos, mais l'agonie de la mort était si grande que je refusais catégoriquement de me soumettre à de telles expériences. Les morts les plus faciles étaient celles par asphyxie, comme la noyade, l'étranglement et la suffocation par le gaz, tandis que celles par la morphine, l'opium, la cocaïne et le chloroforme n'étaient pas du tout difficiles. Une autre fois, après avoir été étouffé, il me garda dans une chambre froide pendant trois mois, ne me permettant pas de geler ou de pourrir. C'était à mon insu, et j'eus une grande frayeur en découvrant le laps de temps. J'eus peur de ce qu'il pourrait faire de moi quand je serais mort, mon inquiétude étant accrue par la prédilection qu'il commençait à avoir pour la vivisection. La dernière fois que j'ai été ressuscité, j'ai découvert qu'il avait trafiqué ma poitrine. Bien qu'il ait soigneusement pansé et recousu les incisions, elles étaient si graves que j'ai dû m'aliter pendant quelque temps. C'est pendant cette convalescence que j'ai élaboré le plan par lequel j'ai fini par m'échapper.

Tout en feignant un enthousiasme sans bornes pour le travail, je demandais et obtins des vacances de mon occupation moribonde.

Pendant cette période, je me consacrais aux travaux de laboratoire, tandis qu'il était trop absorbé par la vivisection des nombreux animaux capturés par les Noirs pour s'intéresser à mon travail.

C'est sur ces deux constats que j'ai construit ma théorie : Premièrement, l'électrolyse, ou la décomposition de l'eau en ses gaz constitutifs au moyen de l'électricité ; et, deuxièmement, l'existence hypothétique d'une force, inverse de la gravitation, qu'As-tor a nommé « apergie ». L'attraction terrestre, par exemple, ne fait qu'attirer les objets l'un vers l'autre, mais ne les combine pas. L'apergie est donc une simple répulsion. Or, l'attraction atomique ou moléculaire non seulement rapproche les objets mais les intègre. Et c'est l'inverse de cela, ou une force désintégratrice, que je voulais non seulement découvrir et produire, mais aussi diriger à volonté. Ainsi, les molécules d'hydrogène et d'oxygène réagissant entre elles, se séparent et créent de nouvelles molécules, contenant les deux éléments et formant l'eau. L'électrolyse fait que ces molécules se séparent et reprennent leur état initial, produisant les deux gaz séparément. La force que je voulais trouver ne devait pas seulement le faire avec deux éléments, mais avec tous les éléments, quels que soient les composés dans lesquels ils existent. Si je parve-

nais à attirer mon père dans son rayon, il serait instantanément désintégré et disséminé en une masse d'éléments isolés.

Il ne faut pas croire que cette force, que j'ai fini par contrôler, anéantissait la matière. Elle agissait seulement sur la forme. Comme je le découvris bientôt, elle n'avait pas non plus d'effet sur la structure inorganique, mais elle était absolument fatale à toute forme de vie. Cette partialité me déconcerta d'abord, mais si je m'étais arrêté pour réfléchir plus profondément, je l'aurais percée à jour. Comme le nombre d'atomes dans les molécules organiques est beaucoup plus grand que dans les molécules minérales les plus complexes, les composés organiques se caractérisent par leur instabilité et la facilité avec laquelle ils sont divisés par les forces physiques et les réactifs chimiques.

Grâce à deux puissantes batteries, reliées à des aimants construits spécialement à cet effet, deux forces considérables ont été projetées. Considérées séparément, elles étaient parfaitement inoffensives, mais elles ont atteint leur but en se concentrant sur un point invisible dans l'air. Après avoir fait la démonstration pratique de son succès et avoir échappé de justesse à l'explosion, j'ai tendu mon piège. J'ai dissimulé les aimants, de sorte que leur force transformait tout l'es-

pace de la porte de ma chambre en un champ de mort, et j'ai placé près de mon canapé un bouton qui me permettait d'envoyer le courant des piles, puis je me suis couché.

Les blackies gardaient toujours mes quartiers de sommeil, l'un prenant la relève de l'autre à minuit. J'allumai le courant dès que le premier homme arriva. À peine avais-je commencé à somnoler que je fus réveillé par un tintement métallique aigu. Là, à mi-chemin du seuil, se trouvait le collier de Dan, le saint-bernard de mon père. Mon gardien a couru pour le ramasser. Il a disparu comme un coup de vent, ses vêtements tombant sur le sol en un tas. Il y avait une légère odeur d'ozone dans l'air, mais comme les principaux composants gazeux de son corps étaient l'hydrogène, l'oxygène et l'azote, qui sont également incolores et inodores, il n'y a eu aucune autre manifestation de son départ. Pourtant, lorsque j'ai coupé le courant et enlevé les vêtements, je trouvai un dépôt de carbone sous forme de noir animal ; également d'autres poudres, les éléments solides isolés de son organisme, tels que le soufre, le potassium et le fer. Remettant le piège en place, je me recouchais. À minuit, je me levai et j'enlevais les restes du deuxième blacky, puis je dormis paisiblement jusqu'au matin.

Je fus réveillé par la voix stridente de

mon père qui m'appelait depuis l'autre côté du laboratoire. Je ris intérieurement. Personne ne l'appela et il avait dormi trop longtemps. Je l'entendais s'approcher de ma chambre avec l'intention de me réveiller, et je me suis donc assis dans le lit, afin d'observer sa translation - peut-être l'apothéose serait-elle un meilleur terme. Il s'arrêta un moment sur le seuil, puis fit le pas fatal. Pfuit ! Ce fut comme le soupir du vent dans les pins. Il n'était plus là. Ses vêtements tombèrent en un tas fantastique sur le sol. En plus de l'ozone, je remarquais l'odeur légère, semblable à celle de l'ail, du phosphore. Un petit tas de solides élémentaires gisait parmi ses vêtements. C'était tout. Le monde entier était devant moi. Mes ravisseurs ne l'étaient plus.